

# 1870-1871

## La guerre franco-prussienne



**1870-1871**

**La guerre franco-prussienne**

**herodote.net**

# Sommaire

## Chronologie

### Introduction : la guerre en bref

- Manipulation diplomatique et politique
- Six semaines de guerre
- D'humiliation en humiliation

### La défaite en six semaines

- Les forces en présence
- Les opérations de l'armée impériale française
- Chute du Second Empire
- Paris bloqué
- Les armées de province

### La République ne fait pas de miracle !

- La levée des armées
- Succès et revers
- Paris sous les bombes
- Les ultimes sursauts
- L'armistice
- Une défaite jouée d'avance ?
- L'apogée de la puissance allemande

- Les conséquences de la guerre, la Commune de Paris
- L'esprit de revanche

### **Un bilan humain alourdi par les épidémies**

- Bilan des pertes sous Napoléon III
- Bilan des pertes sous le Gouvernement de la Défense nationale
- Des troupes prussiennes plus affûtées
- Bibliographie

### **La guerre vue par Alphonse de Neuville (1835-1885)**

# Chronologie

- **13 juillet 1870** : dépêche d'Ems
- **19 juillet 1870** : la France déclare la guerre
- **6 août 1870** : bataille de Froeschwiller et Reichshoffen
- **2 septembre 1870** : défaite de Sedan
- **19 septembre 1870 - 28 janvier 1871** : le siège de Paris
- **19-20 février 1870** : entrevue Favre-Bismarck à Ferrières
- **18 janvier 1871** : proclamation de l'Empire allemand
- **27 octobre 1870** : Bazaine capitule à Metz
- **18 février 1871** : Belfort se rend après 103 jours de siège
- **18 mars 1871** : début de la Commune de Paris
- **10 mai 1871** : traité de paix de Francfort

# Introduction : la guerre en bref

[RETOUR AU SOMMAIRE ↑](#)

La guerre qui oppose la France au royaume de Prusse et à ses alliés allemands va mettre face à face près de trois millions d'hommes. Bien que brève, elle aura des conséquences dramatiques pour les deux nations et l'ensemble de l'Europe.

L'armée allemande met en œuvre pour la première fois une artillerie moderne. La France est immédiatement envahie et plusieurs de ses villes sont bombardées. Les soldats allemands subissent en retour des attaques de francs-tireurs et répliquent par des exécutions sommaires...

De l'humiliation ressentie par les Français et de l'arrogance nouvelle de l'Allemagne vont surgir les deux grands conflits mondiaux du XX<sup>e</sup> siècle. La France et l'Allemagne, qui éprouvaient jusque-là de la sympathie et même de l'attirance l'une pour l'autre, vont désormais se percevoir de façon très exagérée comme des « *ennemis héréditaires* ».

*André Larané*



*La charge des cuirassiers à Reichshoffen, le 6 août 1870*  
(détail du tableau d'Aimé Morot, musée de Versailles).

## Manipulation diplomatique et politique

Le drame confronte deux personnalités contraires : le chancelier allemand **Otto von Bismarck**, géant qui s'est voué tout entier à la gloire de la Prusse, et l'empereur **Napoléon III**, autocrate pétri de bons sentiments et que révolse la vue d'un champ de bataille. Quand survient le drame, l'empereur est gravement affaibli par la maladie de la pierre (calculs). Il souffre le martyr et ne peut plus monter à cheval...



Le maréchal Adolphe Niel, ministre de la Guerre en 1867 (4 octobre 1802, Muret, Haute-Garonne ; 13 août 1869, Paris).

Bismarck, dès son arrivée aux affaires, a compris qu'il ne pourrait agrandir la Prusse qu'à la condition de neutraliser l'Autriche et la France. Il va avoir soin de les attaquer l'une après l'autre. L'Autriche lui laisse les mains libres après avoir été défaite à **Sadowa** en 1866. Il peut ainsi constituer une **Confédération de l'Allemagne du Nord**, avec 21 états sous la mainmise écrasante de la Prusse. Mais le chancelier aspire à achever l'unité allemande en rassemblant le nord et le sud dans une guerre contre la France.

Celle-ci a l'apparence d'une grande nation, mais son armée est usée par les équipées coloniales et guère en état de soutenir une guerre moderne. Elle est d'autre part plutôt mal considérée et les enfants de la bourgeoisie qui **tirent le mauvais numéro** ne se font pas faute de payer un remplaçant pour se battre à leur place.

Napoléon III lui-même en est conscient. Il entreprend une grande réforme en 1868 avec son ministre de la Guerre, le maréchal Adolphe Niel. Le ministre institue la garde mobile et dote les fantassins d'un nouveau fusil, le *Chassepot*. Mais il meurt de la maladie de la pierre sans avoir eu le temps de mener à bien sa réforme.

Le 8 mai 1870, un référendum offre au régime impérial, dans sa nouvelle version libérale, un éclatant *satisfecit* populaire. Bismarck y voit un motif de précipiter les choses : il lui faut défaire la France avant qu'elle ne se soit trop renforcée. Il saisit le prétexte d'une « succession



d'Espagne » pour amener la France à déclarer la guerre à la Prusse et convaincre les États d'Allemagne du Sud de s'unir à celle-ci contre l'ennemi commun.



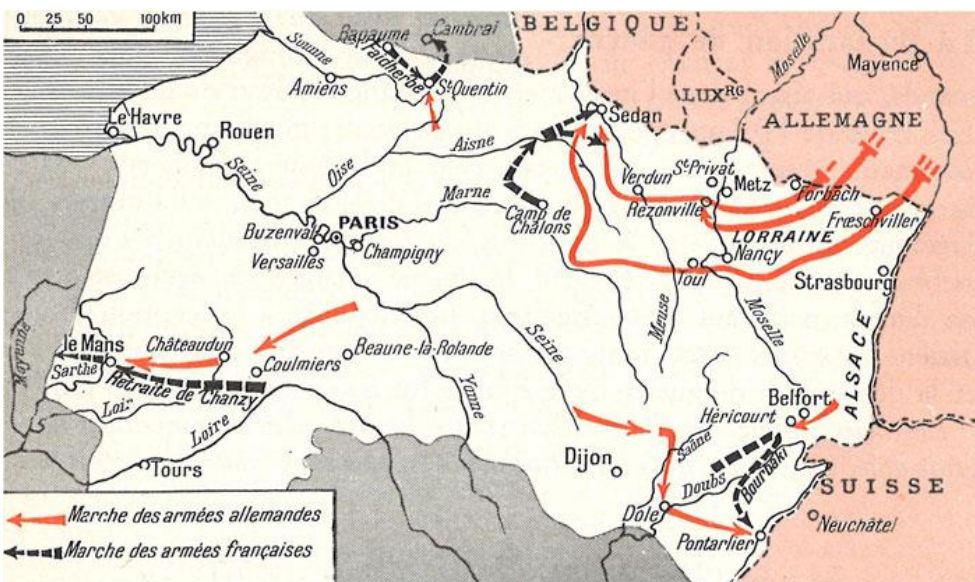
Le roi de Prusse Guillaume I<sup>er</sup>  
à Ems, le 13 juillet 1870  
(Berlin, 22 mars 1797 ; 9 mars 1888).

Il y arrive par le **caviardage de la dépêche d'Ems**, qui déchaîne les passions.

Dans ce premier acte qui va aboutir en six semaines à la défaite des armées impériales, on est frappé par la prépondérance de l'aléa humain. La maladie est cause de ce que l'empereur cède le 13 juillet au soir à son ministre belliciste et au clan des va-t'en-guerre (les « *mamelucks* ») alors que chacun croit la menace de guerre écartée et que Bismarck, déconfit, se dispose à démissionner !

L'empereur déclare donc la guerre le 19 juillet 1870. La France mobilise 265 000 hommes, sur un front de 250 kilomètres, de Thionville à Bâle.

De leur côté, la Prusse et ses alliés d'Allemagne du Sud en alignent immédiatement près de 600 000 grâce à une organisation bien rodée et à un réseau ferroviaire très dense. Ce sont trois armées placées sous le commandement du comte Helmuth von Moltke, remarquable stratège et chef du grand état-major.



Les champs de bataille de 1870-1871 (Malet-Isaac, 1961).



Canon Krupp avec chargement par la culasse pendant la guerre de 1870-1871.

## Six semaines de guerre



Le comte feld-maréchal Helmuth von Moltke  
(26 octobre 1800 ; 24 avril 1891)  
(Loescher & Petsch, photographe, BN, Paris).

Dès le 6 août, une armée française est battue à Forbach et perd la Lorraine. Le même jour, le maréchal de Mac-Mahon est battu à Froeschwiller-Woerth et perd l'Alsace en dépit de la charge héroïque des cuirassiers à **Reichshoffen**. Le maréchal Bazaine, nouveau commandant en chef, se laisse enfermer dans Metz.

L'empereur, affaibli par la maladie, rejoint le maréchal de Mac-

Mahon au camp retranché de Châlons et tente de secourir Bazaine. Mais l'armée et Napoléon III lui-même doivent finalement **rendre les armes à Sedan** le 2 septembre 1870.

Faute en est au haut commandement en général, qui s'est montré indécis et défaillant tout au long des six semaines. Les soldats eux-mêmes n'ont pas failli, d'autant que leur fusil Chassepot était plus précis, plus rapide et de plus longue portée que le fusil allemand. Leurs canons en bronze se chargeant par la bouche étaient toutefois désuets en comparaison des nouveaux canons Krupp en acier, avec chargement par la culasse...

À Lyon et Paris, le 4 septembre, à l'annonce du désastre, les opposants **proclament la République**. Le Gouvernement de la Défense Nationale, qui s'est saisi du pouvoir, décide de relancer la guerre quand il comprend, à l'issue de l'**entrevue secrète de Ferrières**, que

les Allemands projettent d'annexer l'Alsace et une partie de la Lorraine. Il tente de ranimer l'esprit de la Grande Révolution.

**Léon Gambetta** organise à Tours une armée de la Loire en vue de mener une « *guerre à outrance* ». Il réussit à lever et équiper plus de 600 000 volontaires. Sa folle entreprise suscite le ralliement de **Garibaldi** et même des « *zouaves pontificaux* ». Des jeunes gens constituent aussi des unités de francs-tireurs et s'en prennent aux arrières des troupes allemandes. En cas de capture, ces combattants sans uniforme sont immédiatement fusillés...

Mais les efforts de Gambetta sont annihilés par le manque d'officiers et par la **capitulation de Bazaine**, plus soucieux de « *défendre l'ordre social contre les mauvaises passions* » que la patrie en danger. Les masses rurales elles-mêmes ne montrent aucun intérêt pour cette guerre absurde.

De leur côté, affamés par un **siège impitoyable** de cinq mois, durant l'hiver 1870-1871, les Parisiens tentent dans un effort désespéré et suicidaire une « *sortie torrentielle* » à Buzenval, le 20 janvier 1871. C'est la fin d'une guerre qui aura pour l'essentiel duré six semaines, de la dépêche d'Ems à la capitulation de Sedan. Relativement meurtrière pour l'époque, elle aura causé environ cent-mille morts dans chaque camp.



*Quartier général de troupes allemandes au château de Brunoy, octobre 1870*  
(Anton von Werner, 1894, Alte Nationalgalerie, Berlin).

## D'humiliation en humiliation

Le 18 janvier 1871, le gratin de toute l'Allemagne **proclame l'Empire** dans la Galerie des Glaces de Versailles. Dix jours plus tard, le 28 janvier, l'armistice est signé par Jules Favre pour quatre semaines, le temps d'élire une nouvelle assemblée. Bismarck tient en effet à ce que le futur traité de paix soit avalisé par un gouvernement légitime.

Dans un ultime acte d'héroïsme, le colonel **Denfert-Rochereau, gouverneur de Belfort**, rend les armes après 103 jours de siège sur un ordre exprès d'**Adolphe Thiers**.



Batterie allemande face à la citadelle de Belfort.

Le 1<sup>er</sup> mars 1871, les vainqueurs défilent dans une capitale endeuillée et silencieuse. Saturés d'humiliation, abandonnés par le nouveau gouvernement, des Parisiens proclament une **Commune insurrectionnelle**. La répression, sous les yeux des assiégeants allemands, va causer plusieurs milliers de morts. Jules Favre et Adolphe Thiers concluent enfin avec Bismarck le **traité de paix de Francfort**.

Ainsi prend fin une période qualifiée avec justesse par Victor Hugo d'« *Année terrible* ». C'est le titre d'un recueil de poèmes paru en 1872, sans doute pas le meilleur qu'ait publié le poète. S'il n'y avait qu'un poème à retenir de cette époque, c'est bien entendu *Le Dormeur du Val*, un sonnet écrit par Arthur Rimbaud en octobre 1870. Le poète a alors 16 ans. Patriote, il s'indigne d'être jugé trop jeune pour s'engager dans la Garde nationale... « *C'est un trou de verdure où chante une rivière...* »

# Le Dormeur du Val.

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons :

Un soldat jeune, ~~laine~~<sup>Bouche</sup> ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleure.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Souriait un enfant malade, il fait un somme :  
Madure, bere-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870

Arthur Rimbaud

# La défaite en six semaines

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

La guerre franco-allemande, parfois appelée guerre franco-prussienne ou guerre de 1870, oppose du 19 juillet 1870 au 28 janvier 1871 la France à une coalition d'États allemands dirigée par la Prusse. Elle réunit la Confédération de l'Allemagne du Nord ainsi que les États allemands du Sud (royaumes de Bavières et de Wurtemberg, Hess-Darmstadt et grand-duché de Bade).

Le conflit débute sous le Second Empire, Napoléon III étant au pouvoir en France. Il se déroule presque exclusivement sur le sol français et connaît deux périodes bien distinctes. La première se solde par la capture de l'empereur et conduit au siège de Paris.

Durant la seconde, des armées républicaines surgies des provinces tentent de libérer la capitale. Leur échec entraîne un armistice et la **paix de Francfort**, conclue le 10 mai 1871 par les représentants de la République française, troisième du nom.

*Général (2S) André Bourachot, colonel (er) Henri Ortholan*





*Les réservistes*, Pierre-Georges Jeannot, 1870, Paris, hôtel des Invalides.

## Les forces en présence

Un banal imbroglio diplomatique aboutit à l'affaire de **la dépêche d'Ems**. Habilement caviardée par **Bismarck**, ministre-président du royaume de Prusse, cette dépêche dresse les opinions publiques allemandes et françaises l'une contre l'autre. À Paris, le Conseil des ministres se range à l'idée d'une guerre dans la nuit au 14 au 15 juillet. Le Corps législatif vote les crédits dès le lendemain, malgré les avertissements de certains députés, dont **Thiers**, qui décline « *la responsabilité d'une guerre aussi peu justifiée* ».

Le même jour, le maréchal Le Bœuf, ministre de la Guerre, déclare à la Chambre : « *Nous sommes prêts et archi-prêts, la guerre dût-elle durer deux ans, il ne manquerait pas un bouton de guêtre à nos soldats.* ». On rappelle les réservistes, et, le 17, la garde nationale mobile est convoquée. La guerre est déclarée à la Prusse le 19. Les États de l'Allemagne du Sud, déjà liés par une convention militaire avec la Prusse, se rangent alors à ses côtés.



*L'Attaque*, Étienne-Prospér Berne-Bellecour, 1874, collection particulière.

Le général de Chabaud-Latour est chargé de la défense de Paris. Des travaux sont entrepris, dont la réalisation de redoutes et de batteries pour renforcer la ceinture extérieure des forts construits dans les années 1840. Malgré ses succès antérieurs, **contre la Russie** en 1855, puis **contre l'Autriche** en 1859, l'armée française présente de graves faiblesses : mobilisation mal préparée, artillerie dépassée, absence de

doctrine d'emploi, réserves insuffisantes, manque de chefs capables de diriger une armée complète.

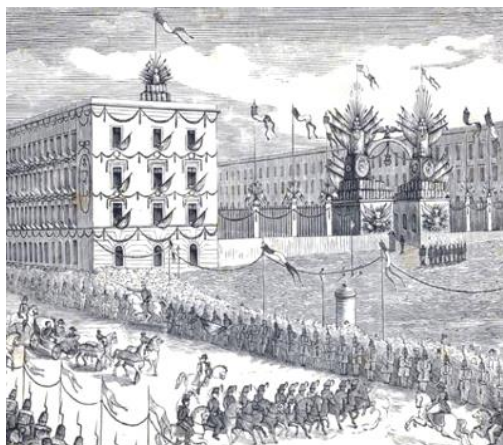


Une batterie d'artillerie française pendant la guerre de 1870,  
23 juillet 1870, Brown University, Providence, États-Unis.

En revanche, la troupe, remarquablement encadrée, est solide. Elle dispose d'un excellent fusil, le Chassepot, supérieur au fusil prussien Dreyse, et d'une arme nouvelle – le canon à balles –, ancêtre de la mitrailleuse.

Mobilisée dans des conditions de désordre indescriptible, l'armée impériale française parvient à s'organiser en 8 corps d'armées regroupant

23 divisions d'infanterie et 6 de cavalerie, plusieurs unités, l'ensemble devant constituer une armée unique, l'armée du Rhin.



*Entrée de Napoléon III à Metz le 28 septembre 1857,  
gravure d'Adolphe Bellevoye  
d'après le dessin de M. Chanvoux.*

Les mouvements vers la frontière commencent le 17 juillet, **Napoléon III** quitte Paris et arrive à Metz le 28. Début août, l'armée compte 285 000 hommes. Après son départ, les seules troupes encore disponibles sont celles de la garde nationale mobile, encore peu apte à faire campagne, et celles des dépôts.

En Allemagne, terme qui réunit tous les États de la coalition, le feld-maréchal Helmuth von Moltke, chef du grand état-major prussien, dispose de 500 000 hommes - des conscrits disciplinés, instruits et bien entraînés - et d'une excellente artillerie.

Cette armée a de plus une expérience récente du feu, contre le Danemark en 1864 et **contre l'Autriche** en 1866. Les forces alliées de la Prusse sont organisées selon le modèle prussien. Grâce à des réserves constituées de longue date et un haut commandement particulièrement compétent, la mobilisation, puis la concentration aux frontières, s'effectuent avec une précision d'horloge.

Le 25 juillet, la mobilisation est terminée. Les forces allemandes, composées de 16 corps d'armée qui regroupent 32 divisions d'infanterie et 8 de cavalerie, s'organisent en trois armées. Deux périodes vont

alors se succéder, celle de l'armée impériale, puis celle des armées du gouvernement de la Défense Nationale, premier gouvernement de la **III<sup>e</sup> République**.



*Charge du 9<sup>e</sup> cuirassier dans Morsbronn (Bas-Rhin),*  
Édouard Detaille, 1873, exposé au salon en 1874. Reims, musée Saint-Remi.

## Les opérations de l'armée impériale française

Les échecs militaires vont s'enchaîner presque dès le début des hostilités.

Le 2 août, le 2<sup>e</sup> corps du général Frossard s'engage en territoire allemand à Sarrebruck, petit succès sans lendemain où le Prince impérial reçoit le baptême du feu. Quatre jours plus tard, en se repliant, il livre le combat désastreux de Forbach. Le maréchal Bazaine, dont dépend le 2<sup>e</sup> corps, et qui a sous la main les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>, ne le soutient pas. Heureusement, épuisés par la violence de l'affrontement, les Prussiens renoncent à poursuivre Frossard.



*Bataille de Wœrth, 6 août 1870,*  
bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

Deux défaites surviennent encore, toutes deux subies par le maréchal de Mac-Mahon, l'une à Wissembourg le 4 août, l'autre à Woerth et Froeschwiller, le 6, où les cuirassiers chargent héroïquement – les fameuses *charges dites de Reichshoffen* – pour couvrir la retraite de l'armée.

Le 12 août, Napoléon III confie à Bazaine le 6<sup>e</sup> corps et la Garde impériale, l'ensemble prenant l'appellation d'armée du Rhin. Bazaine n'exerce réellement son commandement que le lendemain après l'avoir vainement refusé, compte tenu de l'ancienneté des maréchaux présents (Le Bœuf et Canrobert), mais qui venaient de le refuser.

L'empereur prescrit alors à Bazaine de se replier sur Verdun, pour faire jonction avec l'armée que le maréchal de Mac Mahon réunit au camp de Châlons – ce sera l'armée de Châlons –, et ainsi opposer ainsi une force plus importante aux Prussiens. En se repliant derrière la Moselle, Bazaine doit cependant livrer, le 14 août, la bataille de Borny au sud-est de Metz, imposée par une crue de la rivière et l'initiative intempestive de subordonnés.



*La bataille de Borny, le 14 août 1870, impr. P. Didion, DR.*

Ne pouvant entamer la ligne française, les Prussiens la contournent plus au sud pendant que l'armée du Rhin achève enfin de franchir la Moselle pour marcher sur Verdun. Bazaine rencontre une dernière fois Napoléon III le 15 août, à Gravelotte, où il lui confirme l'ordre de poursuivre sur Verdun pour faire jonction avec l'armée de Châlons.

Le 16 août, à Rezonville Mars-la-Tour, au sud de Metz, se déroule une meurtrière bataille d'arrêt où, après un flottement initial, Bazaine redresse brillamment la situation. Sans être une victoire française, la bataille se solde par un échec coûteux pour les Prussiens.

Mais plutôt que de poursuivre comme prévu sur Verdun, Bazaine se replie vers le nord en direction de Metz, « *pour se refaire en munitions* », affirme-t-il. Durant le mouvement, un nouveau choc se produit le 18 août à Gravelotte Saint-Privat, bataille cette fois à front renversé puisque les Prussiens ont tourné l'armée du Rhin.



*Bataillon Nr. 9, les chasseurs de Lauenburg à Gravelotte,*

Ernst Zimmer, 1900, musée du District du duché de Lauenburg à Ratzeburg, Allemagne.



Le début de la bataille est favorable aux armes françaises. Tentant cependant d'envelopper l'armée du Rhin par le nord, les Prussiens et les Saxons se heurtent au 6<sup>e</sup> corps du maréchal Canrobert qui tient l'aile droite. Sous leur poussée, le 6<sup>e</sup> corps commence à plier, et Bazaine ne le soutient pas alors que l'intervention de la Garde impériale, disponible, lui aurait peut-être assuré la victoire. L'armée du Rhin doit se rabattre sous Metz après avoir cependant infligé à l'ennemi des pertes supérieures aux siennes.

Lors d'une conférence tenue le 26 août à la ferme de Grimont, à l'est de Metz, Bazaine décide du maintien sur place de l'armée du Rhin. Il effectue cependant deux tentatives de sortie, la première au nord-est de Metz, les 26 et 31 août, et la deuxième le 7 octobre, en direction du nord. Toutes deux échouent.

Alors que l'armée du Rhin se retrouve immobilisée, l'armée de Châlons fait mouvement à partir du 23 août pour lui porter secours. Prévenu, le grand état-major prussien parvient à la bloquer autour de Sedan.

Malgré un combat furieux livré à Bazeilles et plusieurs charges de cavalerie à Floing pour tenter de briser l'étreinte, Mac-Mahon finit par capituler le 2 septembre avec 85 000 hommes et 600 canons. **Napoléon III lui-même, qui se trouvait avec l'armée, se rend au roi de Prusse Guillaume.** Dès lors, la France n'a plus d'armée.



Wilhelm I<sup>er</sup>, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, reçoit la reddition de Napoléon III en 1870 après la bataille de Sedan, illustration de la maison de Hohenzollern par Carl Rohling et Richard Sternfeld, publiée par Martin Oldenbourg à Berlin en 1900.

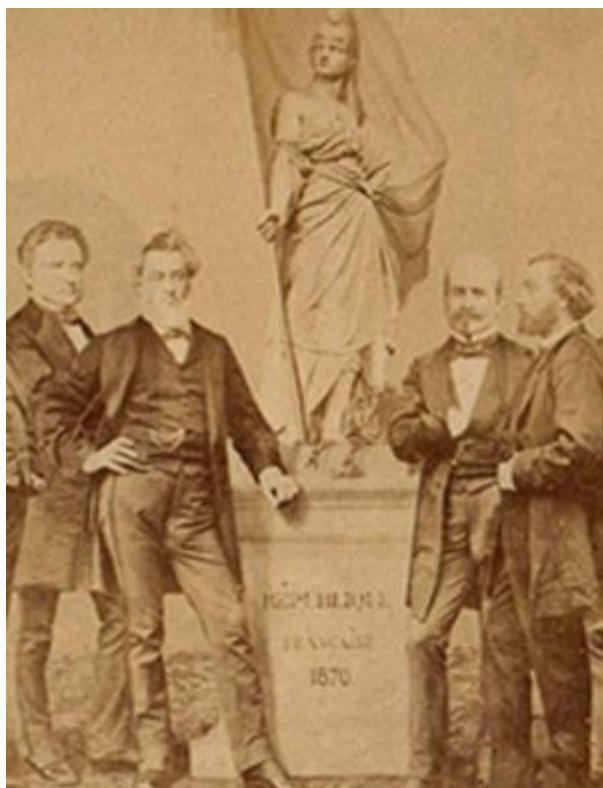
## Chute du Second Empire

La nouvelle de la capitulation de Sedan parvient à Paris le 3 septembre. En gésine depuis une dizaine de jours, la crise politique prend alors une allure insurrectionnelle.

Le lendemain, une foule disparate force les grilles du Palais-Bourbon. Les républicains, Jules Favre, mais aussi et surtout **Gambetta**,

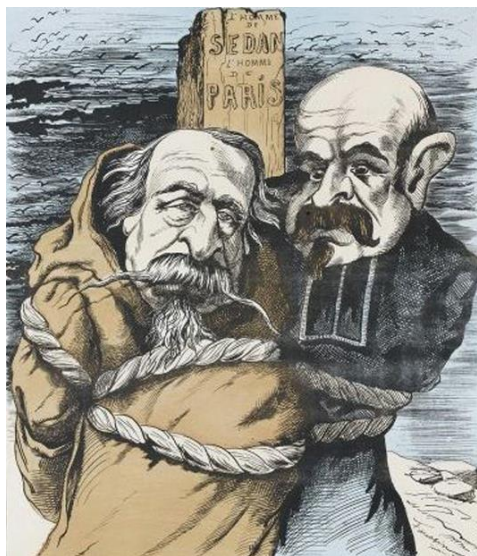
réussissent à canaliser le mouvement vers l'Hôtel de Ville, haut lieu des révolutions parisiennes.

Ils prononcent la déchéance de l'Empire et créent un nouveau gouvernement, celui de la **Défense nationale**. Le général Trochu en devient le chef, Léon Gambetta le ministre de l'Intérieur et le général Le Flô celui de la Guerre.



*Le gouvernement de la Défense nationale* : photographie de 1871 avec l'allégorie de la République. L'agrandissement présente de gauche à droite : Adolphe Crémieux, le général Le Flô, Ernest Picard, Martin Fourchon, Jules Favre, le général Trochu, Gambetta, Dorian, Jules Simon, Joseph Magnin.

La légitimité de ce nouveau gouvernement est immédiatement contestée, car il est issu de ce qui ressemble à un coup d'État, au moins un coup d'État parlementaire, et il n'y a pas eu passation de pouvoir.



*Maître et Valet !* Caricature de Faustin Betbeder, février 1871, lithographie Lemaire et Fils, bibliothèque du Congrès, Washington. Napoléon III est habillé en moine et Louis Jules Trochu en membre du clergé.

L'espoir du moment est de mettre un terme au conflit dans des conditions d'autant plus honorables que c'est l'empire déchu qui est considéré comme responsable de son déclenchement.

Jules Favre, ministre des Affaires étrangères, demande donc à **rencontrer Bismarck** pour aborder la question. L'entrevue a lieu en secret les 19 et 20 septembre au château de Ferrière, à l'est de Paris, et il en ressort que la Prusse compte annexer une partie des territoires de l'est de la France. En consé-

quence, le gouvernement décide de poursuivre la guerre et choisit de rester dans Paris, pourtant en cours d'investissement par les Prussiens et leurs alliés.

Comme il avait décidé entre-temps de la création d'une délégation extérieure à la capitale, et qui vient de s'installer à Tours le 12 septembre, celle-ci reçoit pour mission de coordonner les actions en province pour combattre l'envahisseur. Elle est dirigée par Adolphe

Crémieux, ministre de la Justice, assisté d'Alexandre Glais-Bizoin et de l'amiral Fourichon.

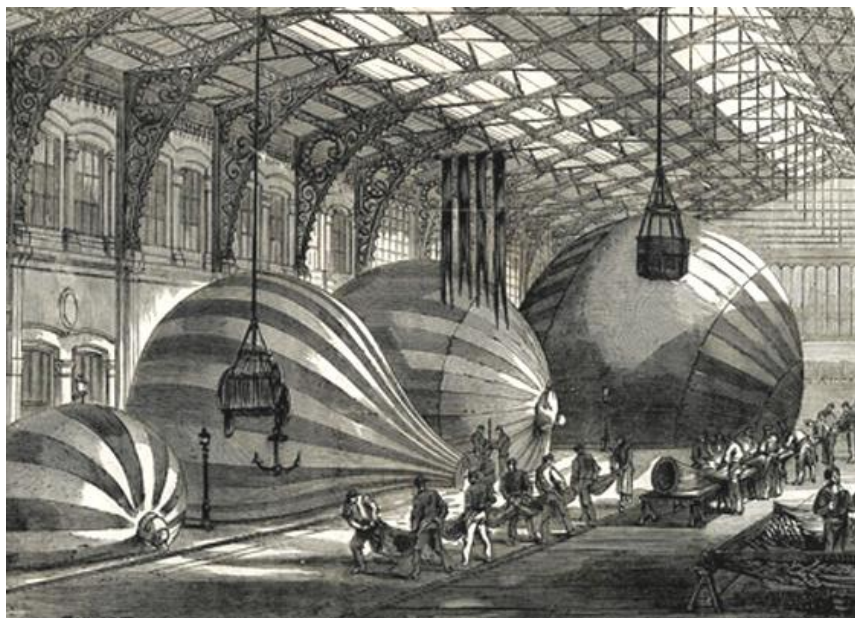
Dès lors, la guerre franco-prussienne va se dérouler sur deux théâtres d'opérations différents : celui de Paris, bientôt encerclé, et celui de la province, où de nouvelles armées tentent de s'opposer à l'envahisseur pour dégager la capitale.



*Le siège de Paris, 1870, Jean-Louis Ernest Meissonier, musée d'Orsay, Paris.*

## Paris bloqué

Alors que des armées vont s'organiser en province pour venir au secours de la capitale, celle-ci tente à son niveau, d'abord d'empêcher la mise en place du blocus que les Prussiens entreprennent à partir du 17 septembre, ensuite de le rompre.



Atelier de fabrication des ballons-poste à la gare d'Orléans pendant le siège de Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1870, Jules Clarétie : *L'histoire de la Révolution de 1870-1871*.

Les premiers combats ont lieu au sud de Paris, d'abord à Montmesly le 17 septembre, puis à Châtillon le 19, à Villejuif le 23 et à Chevilly le 29.

Dès le 19, Paris est totalement investie, et à partir du 26, toute communication avec l'extérieur est coupée. Les seuls moyens pour rester

en contact avec la province vont être les ballons montés, et en sens inverse les pigeons voyageurs.

Une nouvelle bataille est livrée à Châtillon le 13 octobre, une autre à Buzenval le 21, une autre encore au Bourget du 28 au 30. À partir du 6 novembre, le général Trochu organise trois armées dans la capitale avec des formations de l'ex-armée impériale, des unités de la garde nationale mobile et de la garde nationale sédentaire.



*Le Bourget, 30 octobre 1870, Alphonse de Neuville, 1878.*

Le tableau représente l'église Saint-Nicolas dans laquelle s'étaient réfugiées les troupes françaises lors de la contre-attaque allemande.

## Les armées de province

Conséquence de l'échec de l'entrevue de Ferrière, le nouveau gouvernement décide aussitôt la mise sur pied de nouvelles unités à partir des dépôts de l'ancienne armée impériale et des régiments de la garde nationale mobile. Elles donnent naissance au 15<sup>e</sup> corps.

Après un premier engagement malheureux à Ardenay le 7 octobre, qui entraîne aussitôt la perte d'Orléans, le 15<sup>e</sup> corps se reconstitue en Soologne, désormais sous l'autorité du général d'Aurelle de Paladines. Simultanément, Gambetta rejoint la Délégation de Tours. **Sorti de Paris en ballon le 7 octobre**, il arrive sur place deux jours après.

Dès lors, la conduite de la guerre en province va échapper totalement à Paris et sera assurée quasi personnellement par Gambetta lui-même, secondé par son délégué à la Guerre Saulces de Freycinet. Sous sa ferme autorité, la Délégation de Tours met sur pied les uns après les autres de nouveaux corps d'armée et crée toute une organisation pour soutenir l'effort de guerre.

Rien n'est donc encore joué. L'issue du combat reste suspendue aux décisions des deux états-majors et à la vaillance des troupes en présence...



# La République ne fait pas de miracle !

[RETOUR AU SOMMAIRE ↑](#)

Après la **défaite de Sedan**, la **chute de l'Empire** et le **siège de Paris**, la guerre franco-prussienne va se jouer en province. Gambetta met sur pied plusieurs armées. Elles marchent bientôt sur Paris, mais parviendront-elles à briser le siège de la capitale ?

En octobre, trois mois après le début de l'invasion, rien n'est encore perdu et de nombreux succès sont enregistrés. Tout l'enjeu est de parvenir à coordonner rapidement et avec efficacité des corps d'armée dispersés afin de libérer Paris. Encerclée par les Prussiens et leurs alliés, la capitale n'a plus aucun ravitaillement. La population est affamée et doit subir les bombardements de l'artillerie ennemie.

Dans le camp adverse, l'enjeu est tout aussi décisif. Le chancelier prussien **Bismarck** a besoin d'une victoire. Il doit vaincre la France pour enfin réaliser le plan grandiose auquel il a consacré l'essentiel de sa vie : créer un *Reich* réunissant tous les États allemands et faire de l'Allemagne une puissance sans rivale en Europe. Mais il faut maintenir l'étau sur Paris et battre les armées françaises qui montent de la province...

*Général (2S) André Bourachot, colonel (er) Henri Ortholan*



*Aux environs d'Orléans, scène de la guerre franco-allemande de 1870,*  
Franz Adam, 1877, musée Soumaya, Mexico.

## La levée des armées

En quatre mois, la Délégation de Tours parvient à réunir 1 400 000 hommes et à constituer douze corps d'armée et quelques formations indépendantes, qu'elle encadre, arme et équipe tant bien que mal. Sans valoir, loin s'en faut, l'ancienne armée impériale, ces nouvelles troupes feront à l'occasion bonne figure sur le champ de bataille et tiendront l'envahisseur en échec à plusieurs reprises.



*Garibaldi à Dijon, Sebastiano De Albertis, 1877,*  
de Agostini, Picture Library.

La plupart partent renforcer essentiellement l'armée de la Loire, qui devient une très grosse formation. C'est ainsi que, dans un premier temps, un 16<sup>e</sup> corps rejoint le 15<sup>e</sup>, tous deux constituant à partir de fin octobre l'armée de la Loire. Mais d'autres armées sont réunies, comme celle du Nord, puis celle de Lyon qui deviendra le 24<sup>e</sup> corps, puis celle des Vosges, armée hétéroclite composée des unités les plus diverses, dont le célèbre condottiere **Giuseppe Garibaldi** prend le commandement.

Dès lors, le théâtre d'opérations en province s'étend largement au-delà de la capitale.

Tout en livrant plusieurs batailles et combats, les armées de province s'engagent dans une course de vitesse pour tenter de dégager la capitale avant que cette dernière ne soit contrainte de capituler par la famine.

De leur côté, les Prussiens et leurs alliés, dont le grand quartier général s'est installé à Versailles, sous l'autorité du feld-maréchal le comte Helmuth von Moltke, doivent disperser leurs efforts pour faire face à l'apparition inattendue de ces nouvelles armées françaises.



Rifle Regiment No. 108 - Bataille de Villiers (ou Champigny),  
1870, Brück & Sohn, Meißen, Allemagne.

## Succès et revers

Le 24 octobre, à Metz, **le maréchal Bazaine capitule** avec 190 000 hommes et 1 650 canons. Pendant que l'armée du Rhin prend le chemin de la captivité, les deux armées prussiennes, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup>, qui constituaient le corps de siège sous Metz peuvent marcher sur Paris.

Sitôt parvenue dans la capitale, la nouvelle provoque une émeute le 31, au cours de laquelle le gouvernement se retrouve temporairement prisonnier. Trochu organise alors un référendum, le 3 novembre, dont les résultats renforcent son autorité. Deux jours plus tard, il organise des élections municipales.



*Salut à la victoire, (bataille de Coulmiers),  
tableau de Henri Charles Étienne  
Dujardin-Beaumetz in Histoire générale  
de la guerre franco-allemande, 1870-1871,  
colonel Rousset, édition Jules Tallandier, 1911.*

Puis, le 9 novembre, premier succès de la guerre, l'armée de la Loire bat le 2<sup>e</sup> corps bavarois à Coulmiers et libère Orléans le lendemain. Elle oblige alors la 2<sup>e</sup> armée prussienne (prince Frédéric-Charles) à marcher contre elle.

Pendant ce temps, la 1<sup>re</sup> armée prussienne (général von Manteuffel) passe au-dessus de Paris pour affronter une armée du Nord constituée près d'Amiens sous les ordres du général Bourbaki à partir du 20 octobre.

Le 27 novembre, commandée provisoirement par le général Farre, l'armée du Nord

livre un combat très honorable sous les murs d'Amiens, mais doit abandonner la ville. Le lendemain, l'armée de la Loire, organisée en camp retranché autour d'Orléans, voit deux de ses corps d'armée, le 18<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup>, placés sous l'autorité directe de Tours, battus à Beaunela-Rolande par la 2<sup>e</sup> armée prussienne.

Le 29 novembre, la 2<sup>e</sup> armée de Paris, du général Ducrot, tente une sortie et livre une bataille de trois jours à Champigny. Pour venir à sa rencontre, l'armée de la Loire fait mouvement à son tour, livre un

combat heureux à Villepion le 1<sup>er</sup> décembre, mais se fait battre le lendemain à Loigny et se retrouve coupée en deux le soir même.

Une partie abandonne Orléans le 5 et traverse la Loire pour rejoindre la Sologne, l'autre partie bat en retraite vers l'Ouest. Le lendemain, Tours réorganise l'armée de la Loire en une 1<sup>re</sup> armée de la Loire, formée des corps qui ont traversé la Loire, confiée au général Bourbaki, l'autre en une 2<sup>e</sup> armée de la Loire confiée au général Chanzy. Le 8 décembre, conséquence de la défaite de Loigny, la Délégation se transporte de Tours à Bordeaux.



*Bombardement à Paris*, Henri Félix Emmanuel Philippoteaux,  
fin XIX<sup>e</sup> siècle, Paris, musée Carnavalet.

## Paris sous les bombes

Après la sortie manquée de Champigny, la garnison de Paris en tente une nouvelle le 21 décembre, une fois de plus au Bourget, qui échoue tout autant, et une dernière à l'ouest de Paris, le 19 janvier 1871, avec les mêmes résultats.

Mais entretemps, les Prussiens, étant parvenus à acheminer leur artillerie de siège sous les murs de la capitale, entreprennent de la bombarder à partir du 6 janvier 1871. Ce bombardement durera jusqu'au 26 janvier. Il fait quelques centaines de victimes et ne provoque pas de dégâts considérables. En revanche, la population souffre de plus en plus du froid et de la famine.



*Le Général Faidherbe au combat de Biefviller-lès-Bapaume, 3 janvier 1871,*  
Charles Édouard Armand-Dumaresq, 1883, Hôtel de Ville, Bapaume, Pas-de-Calais.

## Les ultimes sursauts

Après la défaite de Loigny, la guerre se poursuit encore pendant deux mois.

L'armée du Nord, commandée par le général **Faidherbe** depuis le 3 décembre, livre avec succès la bataille de Pont-Noyelles le 23 à l'est d'Amiens. Elle défait encore les Prussiens à Bapaume le 1<sup>er</sup> janvier 1871, mais, marchant sur Paris, alors réduit à la dernière extrémité, elle se fait battre sévèrement à Saint-Quentin le 19.



*Bataille du Mans, tableau de Maurice Orange, in Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871, colonel Rousset, édition Jules Tallandier, 1911.*

La 2<sup>e</sup> armée de la Loire, sans cesser de battre en retraite vers l'Ouest, mène plusieurs combats défensifs heureux contre l'ennemi, qui ne parviendra jamais à venir à bout de cette armée composée pourtant de troupes médiocres. Sous l'habile direction de Chanzy, elle tient



tête à plusieurs reprises, décrochant toujours à temps pour éviter l'anéantissement. Elle livre sa dernière bataille au Mans le 11 janvier, et parvient encore à se replier sur la Mayenne.

La 1<sup>re</sup> armée de la Loire connaît un destin plus dramatique. Refaite autour de Bourges, elle prend la direction de l'Est pour, initialement, menacer les communications du corps de siège de Paris. Rejointe à Besançon le 4 décembre par le 24<sup>e</sup> corps de Lyon, elle devient « *armée de l'Est* », toujours aux ordres de Bourbaki. Celui-ci décidant de dégager Belfort, investi depuis le 21 novembre, il engage l'armée dans le Jura par un hiver des plus rigoureux, parvient à battre le 14<sup>e</sup> corps prussien à Villersexel le 9 décembre, et à nouveau à Arcey quatre jours après.

En revanche, arrivée au bord de la Lisaine, à la hauteur de Belfort et de Montbéliard, il livre vainement une bataille de deux jours, du 15 au 16, sans réussir à franchir le cours d'eau. Menacé par une « *armée du Sud* » (général von Manteuffel) réunie pour le prendre à revers, il décroche en direction de Besançon.

Talonnée par trois corps prussiens cette fois, non soutenue par l'armée des Vosges de Garibaldi, pourtant victorieuse à Dijon quelques jours auparavant, l'armée de l'Est prend la direction de la Suisse pour tenter d'échapper à la capture. Entretemps, Bourbaki, dépassé par les événements, tente de se suicider le 26 janvier et c'est le général Clinchant qui le remplace.



*Armée de Bourbaki déposant les armes à son passage en Suisse, panorama de Bourbaki par le peintre Édouard Castres, vers 1881, musée de Lucerne, Suisse.*

## L'armistice

Suite aux échecs des armées de province et à bout de ressources, le gouvernement envisage désormais la fin des hostilités. Un soulèvement se produit le 22 janvier pour tenter de l'en empêcher. Mais dès le lendemain, le gouvernement s'adresse à Bismarck et un armistice est conclu le 26, avec prise d'effet le 28.

En province, l'armistice ne met pas fin immédiatement aux combats. Oubli volontaire ou non, il s'avère qu'il ne concerne pas l'armée de l'Est. Acculé à la frontière suisse, Clinchant contient avec succès les Prussiens, le 1er février au défilé de la Cluse, au sud de Pontarlier,

pour couvrir la retraite. Il négocie en même temps l'entrée en Suisse et signe le même jour une convention aux Verrières, à la frontière, avec le général suisse Herzog.



*L'Armée de l'Est*, Alphonse Chigot, fin XIX<sup>e</sup> siècle, RMN-RMN-Grand Palais, D.R.

La majeure partie de l'armée de l'Est passe la frontière aussitôt. Désarmée, elle est répartie dans la plupart des cantons suisses et son internement durera jusqu'au 13 mars. Il faut noter à ce sujet l'humanité et la générosité avec laquelle la population helvétique l'a accueillie.

Par ailleurs, certaines de ses unités parviendront à rejoindre Lyon. Au niveau de

La Cluse, les forts de Joux et du Larmont ne se rendront que le 10 février, et Belfort, restée invaincue, ne déposera les armes que le 18.

Comme imposé par l'armistice, et pour que le vainqueur puisse traiter avec un gouvernement légitime élu, ce qui n'était pas le cas de celui de la Défense nationale, une Assemblée nationale est élue au suffrage universel le 8 février. Majoritairement monarchiste et favorable à la paix, elle investit le 19 février un gouvernement dirigé par **Adolphe Thiers**.

Un traité de paix préliminaire est signé à Versailles le 26 février et ratifié par l'Assemblée nationale le 1er mars. Le **traité de paix** est enfin conclu avec le tout nouvel Empire allemand le 10 mai 1871 à Francfort.



*Convoi de blessés*, Édouard Castres, 1870-71, Milwaukee Art Museum, Wisconsin, États-Unis.

## Une défaite jouée d'avance ?

Rien n'est moins sûr. La campagne du mois d'août 1870 est en effet une suite d'occasions manquées. Mieux commandée, l'armée du Rhin, qui ne manquait nullement de valeur, était en mesure de tenir la dragée haute aux Prussiens et à leurs alliés, de les manœuvrer et même de les battre.

Ces derniers ont en effet pris des risques qui leur ont certes apporté le succès, mais qui auraient pu tout aussi bien leur coûter fort cher. Preuve en sont leurs pertes pour le seul mois d'août, beaucoup plus élevées que les pertes françaises. Preuve en sont aussi les nombreux faits d'armes de cette armée impériale, où les Allemands n'ont pas toujours eu l'avantage.



*L'Armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-71 par Grenest. 120 dessins en couleurs de L. Bombled, lithographie, 1890, BnF, Gallica, Paris.*

En ce qui concerne la deuxième phase de la guerre, celle de la Défense nationale, les armées de province, qui ont tenu les Prussiens et leurs alliés en échec à plusieurs reprises, auraient pu les mettre davantage en difficulté si leurs actions avaient été mieux coordonnées. Notamment, la course folle de l'armée de l'Est n'aurait eu de sens que si elle s'était attaquée d'emblée aux

communications de l'ennemi, ce qui aurait eu pour résultat de l'obliger à lever le siège de Paris.

Mais on ne s'improvise pas chef d'état-major général, et malgré ses incontestables prouesses d'organisation, la Délégation de Tours, puis de Bordeaux, en était totalement incapable. Enfin, cette deuxième phase de la campagne franco-allemande a révélé des chefs remarquables comme Faidherbe et surtout Chanzy, le seul ayant proposé un plan d'ensemble au niveau des armées parisiennes et de province.

Par ailleurs, le prolongement de la guerre commençait à peser sur les populations allemandes, et ce n'est que grâce à la poigne de fer de Bismarck que le conflit a été mené à son terme. Bien évidemment, la même chose était absolument impossible de la part du camp français.



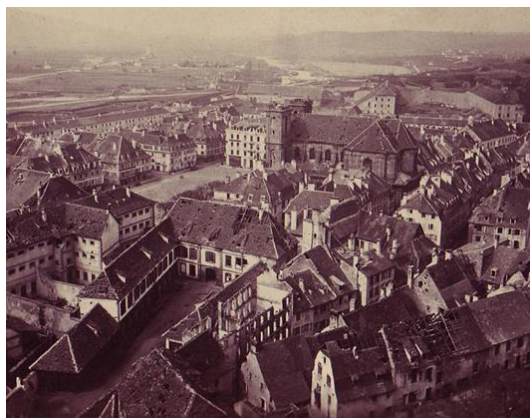
*Entrée triomphale de l'armée allemande à Paris, 1871,  
bibliothèque du Congrès, Washington*

## L'apogée de la puissance allemande

Alors que les opérations allaient vers leur fin, **l'Empire allemand est proclamé** le 18 janvier 1871, dans la Galerie des Glaces du château

de Versailles. Aboutissement d'une démarche entreprise par Bismarck depuis plusieurs années, cette intronisation consacrait les victoires remportées sur le Danemark, puis l'Autriche et ensuite sur la France.

Par le rattachement des États allemands du Sud, de la Bavière, du Pays de Bade et Wurtemberg à ce nouveau *Reich*, elle consacrait l'unité allemande autour de la personne de Guillaume 1<sup>er</sup> de Hohenzollern, roi de Prusse devenu en même temps empereur d'Allemagne.



*Vue générale de Belfort*, Adolphe Braun,  
illustration extraite de : *Le théâtre de guerre, 1870-1871*

En ce qui concerne la France vaincue, le traité de Francfort lui enlève le Haut-Rhin, sauf ce qui deviendra le Territoire de Belfort, le Bas-Rhin, l'essentiel du département de la Moselle, une grande partie du département de la Meurthe et du canton de Schirmeck (département des Vosges).

Si Thiers parvient à garder Belfort à la France, en échange cependant de territoires lorrains, c'est grâce à la résistance de la place.

Ces territoires annexés constitueront jusqu'en 1918 la province allemande d'Alsace-Lorraine (*Elsaß-Lothringen*). Cependant, cette nouvelle province, ayant le statut de *Reichsland* (« *Terre d'Empire* ») et considérée comme un butin de guerre, n'aura jamais exactement les mêmes droits et prérogatives que les États constituant l'Empire allemand.

La France doit également payer une indemnité de guerre de 5 milliards de francs-or. Les troupes allemandes occuperont une partie du territoire jusqu'à ce que le total en soit réglé. Ce sera chose faite en septembre 1873, avec six mois d'avance sur les échéances convenues.

La politique de celui qui devient le chancelier Bismarck sera dès lors d'isoler diplomatiquement la France.



*Les canons de la Garde Nationale au sommet de la Butte Montmartre en 1871,  
Alexandre Dupendant, RMN-Grand Palais, DR.*

## **Les conséquences de la guerre, la Commune de Paris**

La déception face à la défaite et les épreuves imposées par un blocus de plus de quatre mois débouchent sur une insurrection générale qui



couvait dans la capitale depuis août 1870. Elle éclate le 18 mars 1871, lorsque des troupes régulières essayent de reprendre les canons de la garde nationale parqués à Montmartre.

Le gouvernement et l'assemblée se replient alors sur Versailles. Dans Paris même, un gouvernement particulier se constitue et prend l'appellation de « *Commune de Paris* ». À Versailles, Thiers reconstitue l'armée française et prend ses dispositions pour reconquérir Paris. Après un siège en règle, l'armée de Versailles entre dans la capitale et en reprend le contrôle au terme d'une semaine de combats, du 21 au 28 mai, à laquelle on a donné le nom de « *Semaine sanglante* ».



*Le Rêve*, Édouard Detaille, 1888, Paris, musée d'Orsay.

## L'esprit de revanche

Malgré son caractère sans appel, la défaite contre l'Allemagne, en raison de ses conséquences territoriales avec l'annexion des provinces de l'Est, ne sera jamais admise par l'opinion publique. Aussi provoque-t-elle un sursaut patriotique qui va permettre au pays de se redresser et de refonder son armée.

À ce refus de la défaite a été donné le nom d'« *esprit de revanche* ». Ce mouvement de redressement prendra de nombreuses années et la période qui va s'écouler de 1871 à 1914 va ressembler à une longue veillée d'armes que l'évolution politique d'une France, qui va adopter en 1875 la République comme forme de gouvernement, ne va pas contrecarrer.

# Un bilan humain alourdi par les épidémies

[RETOUR AU SOMMAIRE ↑](#)

Dans son ouvrage *La guerre de 1870*, l'historien François Roth estime que le conflit a causé 127 883 tués, blessés et disparus côté français et 130 000 chez les Prussiens et leurs alliés. Dans sa recension, le général von Moltke confirme ce dernier chiffre en reconnaissant la perte de 6 247 officiers et 123 463 hommes de troupe. Limité aux seules opérations, le conflit aurait donc été aussi coûteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Cependant, si l'on y ajoute les décès dus aux maladies, le bilan français s'alourdit considérablement.

Toujours d'après François Roth, le nombre de tués français, qui était de 24 031 (1 700 officiers et 26 896 hommes de troupe et sous-officiers), doit être majoré du nombre de soldats décédés par maladie, soit 28 596 (1 700 officiers et 26 896 hommes de troupe et sous-officiers). Au total, le conflit a donc décimé 50 927 militaires français. Ce décompte prouve que plus de la moitié d'entre eux n'a pas trouvé la mort au combat, mais à la suite de maladies diverses comme la typhoïde, le typhus, la dysenterie, et surtout la variole. Finalement, ajouté au nombre de 127 883, le total des pertes françaises s'élève à 156 479 hommes.

Le conflit a duré du 19 juillet 1870, date de la déclaration de guerre de la France à la Prusse, jusqu'au 28 janvier 1871, signature d'un armistice. Sur cette période qui excède à peine six mois, il faut considérer deux périodes correspondant à trois théâtres d'opérations différents.



*Le cimetière de Saint-Privat, août 1870, Alphonse de Neuville, 1881.*

## **Bilan des pertes sous Napoléon III**

La première période, de début août à fin octobre 1870, même si elle chevauche pendant près de deux mois la suivante, correspond aux combats et batailles menés par l'armée impériale aux frontières, puis autour de Metz. Il s'agit d'affrontements certes coûteux pour les deux

camps, mais davantage pour les Prussiens et leurs alliés que pour les Français.

Pour les seules batailles du mois d'août (Wissembourg, Froeschwiller, Forbach-Spicheren, Borny, Rezonville Mars-la-Tour et Gravelotte Saint-Privat), les Prussiens et leurs alliés laissent sur le terrain 65 200 hommes, contre 50 600 pour les Français.

À Gravelotte Saint-Privat par exemple, importante bataille livrée le 18 août à l'ouest de Metz, qui est pourtant une défaite française, si le vaincu perd 12 600 hommes, le vainqueur en perd 20 600 ! Si l'on tient compte du coût de la bataille de Sedan en septembre et d'engagements divers, l'envahisseur prussien perd 73 000 hommes en un mois.



*L'Oublié* ! Émile Betsellère, musée Bonnat-Helleu, Bayonne.

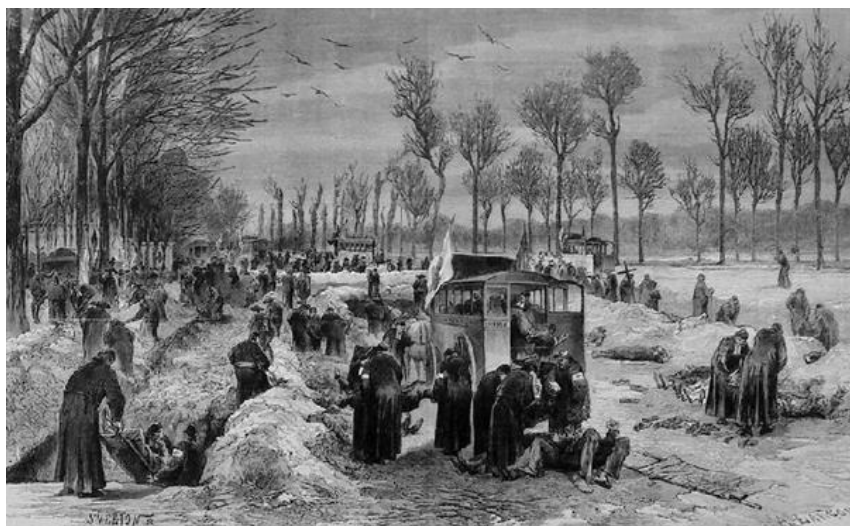
## Bilan des pertes sous le Gouvernement de la Défense nationale

La deuxième période est celle du Gouvernement de la Défense nationale, qui s'étend de la chute du Second Empire le 4 septembre 1870 jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871. Elle couvre deux théâtres d'opérations distincts : les combats autour de Paris et ceux menés en province.

Les combats autour de la capitale correspondent aux opérations menées par les armées de Paris pour tenter de forcer le blocus mis en place par l'envahisseur. Ceux menés en province sont le fait d'armées nouvelles mises sur pied par la Délégation de Tours (puis de Bordeaux) : armée de la Loire, armée de l'Est et armée du Nord sans compter diverses formations opérant d'une façon indépendante.

Sur cette période de quatre mois et trois semaines, les pertes allemandes se montent à 57 000 hommes. Inférieures à celles du mois d'août, elles sont en outre réparties sur cinq mois, ce qui les rend plus supportables. En revanche, les pertes françaises, nettement supérieures, s'élèvent à près de 80 000 hommes environ durant la même période.

Pour les seules opérations destinées à forcer le blocus de la capitale, les troupes allemandes perdent 12 109 hommes et les troupes françaises 28 450 hommes, soit plus du double. Ces chiffres, très précis, tiennent compte des pertes subies quotidiennement lors de reconnaissances et d'accrochages divers. Même si les troupes allemandes sont plus épargnées, ces pertes ne sont négligeables pour aucun des belligérants.



*L'enterrement de morts à Champigny, Mémorial du siège de Paris par J. D'Arsac, édité chez F. Curot en 1871.*

## Des troupes prussiennes plus affûtées

Durant cette deuxième période, ces pertes, plus élevées chez les Français que chez les Prussiens, s'expliquent par la qualité des troupes, les conditions de vie en campagne, ainsi qu'aux dispositions médicales prises avant l'entrée en guerre.

### - Une préparation et une organisation rigoureuses

Tout d'abord, alors que les Allemands continuent d'aligner jusqu'à la fin du conflit les mêmes unités que lors de l'entrée en guerre, troupes bien encadrées, bien armées et bien commandées, les nouvelles armées françaises mises sur pied n'ont plus rien à voir avec les armées

impériales qui, elles, étaient de même valeur que celles de l'adversaire, comme le prouvent les pertes subies par l'envahisseur en août 1870.



*Le Salut aux blessés*, Édouard Detaille, 1877, São Paulo Museum of Art, Brésil. Officiers allemands rendant hommage aux prisonniers français blessés.

et insuffisamment encadrées, bien qu'armées et équipées à peu près correctement. La différence ne pouvait que se faire sentir sur le champ de bataille.

Ensuite, en matière de vie en campagne, les Prussiens cantonnaient, c'est-à-dire logeaient chez l'habitant, et à ses dépens, alors que les Français bivouaquaient en rase campagne, et pas forcément sous la tente. L'hiver 1870-1871 ayant été particulièrement rigoureux, on imagine les conséquences sur les uns et les autres.

À partir de courant septembre en effet, après la capitulation de l'armée de Châlons à Sedan et le blocus de l'armée du Rhin à Metz, le Gouvernement de la Défense nationale ne peut lui opposer que des troupes réunies à la hâte et provenant essentiellement de la garde nationale mobile, puis de la garde nationale mobilisée.

Ces troupes manquent de cohésion, sont encore peu aguerries, peu disciplinées



## - Le respect des consignes de santé

Enfin, les dispositions médicales se sont révélées plus efficaces chez les Prussiens que chez les Français. Peu avant la guerre, une épidémie de variole sévissait en France. Or, le vaccin antivariolique, qui existait déjà à l'époque, n'était relativement efficace qu'avec la pratique du rappel. Convaincus du fait, les Prussiens l'ont mis en œuvre, ce qui leur a valu bien moins de pertes dues à cette maladie que les Français, qui ne le pratiquaient pas.

Sur 8 500 hommes contaminés, les Prussiens n'en perdent que 450 (5 %), alors que les Français sur 125 000 cas en perdent 23 500 (19 %). Par ailleurs, le corps des médecins militaires allemands était autonome, alors que celui des médecins français dépendait de l'Intendance militaire, ce qui le privait de toute initiative. D'où une plus grande efficacité du corps médical allemand.



*Sœurs de la Miséricorde de Saint Borromée arrivant sur le champ de bataille pour secourir les blessés, 1870-71, Bibliothèque du Congrès, Washington.*

Pour clore le sujet, il faut dire un mot sur les décès en captivité ou en internement, qui ne sont pas négligeables. D'après François Roth, on a avancé le chiffre de 17 000 décès dans les camps de prisonniers en Allemagne. En Suisse, il serait de l'ordre de 1 700 à avoir péri de maladie lors de l'internement de l'armée de l'Est, dite encore « *armée de Bourbaki* ». Beaucoup de ces décès sont dus à la variole.

En guise de conclusion, constatons que le coût élevé en vies humaines du conflit montre que, d'un côté, l'armée française s'est battue, non sans mérite et parfois avec succès, et que, de l'autre, les Prussiens et leurs alliés n'ont gagné la guerre qu'au prix fort.

## Bibliographie

François Roth, *La guerre de 70*, Fayard, Paris, 2010.

Maréchal comte de Moltke, *Mémoires du maréchal H. de Moltke, La guerre de 1870*, Librairie H. Le Soudier, Paris, 1891.

Général (2S) André Bourachot, colonel (er) Henri Ortholan

# La guerre vue par Alphonse de Neuville (1835-1885)

[RETOUR AU SOMMAIRE ↑](#)



*Les dernières cartouches*, défense de l'Auberge Bourgerie à Bazeilles par la Division bleue, le 1<sup>er</sup> septembre 1870 (1873, Alphonse de Neuville).

*Les dernières cartouches* montent la défense de l'Auberge Bourgerie à Bazeilles, le 1<sup>er</sup> septembre 1870. Présentée au Salon de 1873, elle est aujourd'hui déposée sur le lieu même du combat, dans la Maison de la Dernière Cartouche, à Bazeilles, près de Sedan (Ardennes). Pendant 24 heures, les marsouins (fantassins) et les bigors (artilleurs), réunis au sein de la Division bleue, réussirent à faire battre en retraite des assaillants bavarois. Mais le 1<sup>er</sup> septembre 1870, l'armée prussienne revint en nombre. En infériorité numérique et en manque de munitions, les soldats français résistèrent tant bien que mal et les quarante derniers se retranchèrent avec le commandant Lambert dans une auberge en feu. La dernière munition fut tirée par le capitaine Aubert.



Détail *Les dernières cartouches.*



*Le cimetière de Saint-Privat, 18 août 1870*  
(détail, 1881, Alphonse de Neuville, Paris, musée d'Orsay).

La bataille de Saint-Privat ou Gravelotte s'est déroulée du 16 au 18 août 1870 à quelques kilomètres à l'ouest de Metz. Les Allemands réussirent à cette occasion à couper au général Bazaine toute possibilité de sortir de Metz. Ce succès fut acquis au prix de lourdes pertes (19 000 contre 13 000 du côté français). Dans le village de Saint-Privat, en particulier, quelques poignées de fantassins protégèrent jusqu'à la dernière extrémité la retraite du maréchal Canrobert et de son armée. Le lendemain, le roi Guillaume télégraphiait à la reine Augusta : « *Ma garde a trouvé son tombeau devant Saint-Privat* ».



*Un porteur de dépêches : Sainte-Marie-aux-Chênes, septembre 1870*  
(1881, Alphonse de Neuville, New York, Metropolitan Museum of Art).

La scène montre un sous-officier déguisé en paysan qui tentait de pénétrer dans Metz pour porter des dépêches au général Bazaine. Arrêté par des hussards, il est conduit devant un état-major prussien. Il est passible du peloton d'exécution.

Le 21 octobre 1870, le gouverneur militaire de Paris, le général Trochu, tente une sortie vers Rueil-Malmaison pour desserrer l'étau prussien sur la capitale. Mais les troupes sont arrêtées à Buzenval par les Prussiens. De manière inattendue, des soldats des deux camps s'affrontent et se tirent les uns sur les autres à bout portant à travers l'une des grilles du château de Buzenval.





*Défense de la porte de Longboyau, Buzenval, 21 octobre 1870*  
(détail, 1879), Alphonse de Neuville, Paris, musée de l'Armée).



*Combat sur une voie ferrée, armée de la Loire, 1870-1871*  
(détail, 1874, Alphonse de Neuville, musée Condé, Chantilly).



*Mobiles réfugiés dans une grange à Bapaume, Pas-de-Calais*  
(1880, Alphonse de Neuville, Dublin, National Gallery).

Scène de la guerre franco-prussienne. Un officier observe les alentours de la grange...



*Bivouac devant Le Bourget, après le combat du 21 décembre 1870*  
(1872, Alphonse de Neuville, musée de Dijon).

Comme dans toutes ses œuvres, Alphonse de Neuville met en avant la souffrance, l'abnégation et l'héroïsme des hommes du rang. Ici, après l'échec d'une tentative de desserrer le siège de Paris, les hommes se réconfortent comme ils le peuvent auprès d'une ruine. Ils savent la guerre perdue et ne se battent plus que pour l'honneur.



*Détail Bivouac devant Le Bourget, après le combat du 21 décembre 1870.*

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑